

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

Intervention prononcée lors de la première université de l'éducation nouvelle organisée par les CEMEA en août 98.

Je vous propose réfléchir avec vous sur la “ formation à la citoyenneté à l'école ”. A travers l'école mais aussi sur la formation à la citoyenneté d'une manière plus générale et situer ainsi la façon dont l'école va y prendre part.

Quatre séries de remarques pour structurer mes propos. Je voudrais parce que ça me paraît important, redonner quelques éléments qui sont tellement évidents qu'on peine à la voir sur le paysage sociologique nouveau que nous avons à affronter aujourd'hui.

Donc je dresserai brièvement un tableau des **grands enjeux sociologiques** qui me paraissent devoir être pris en compte dans la formation à la citoyenneté. Ensuite, à partir de ces enjeux, je vais m'interroger sur quelles sont **les finalités pour l'école**. L'école peut-elle, dans ce cadre là, former à la citoyenneté ? Ensuite dans une troisième série de remarques, je m'interrogerai tout simplement sur **les moyens que l'école peut utiliser pour former à cette citoyenneté** et enfin, d'une façon rapide, mais quand même assez précise, je m'interrogerai plus précisément sur les **outils pédagogiques que l'école peut utiliser** pour cette formation à la citoyenneté.

### **1 – Les grands enjeux sociologiques de la formation à la citoyenneté.**

Formation du citoyen serait d'ailleurs plus adapté, le mot citoyenneté est un peu trop usité aujourd'hui, et je préférerais parler de la formation du citoyen. Le mot citoyen me paraît avoir une portée historique peut-être plus forte que le néologisme de citoyenneté.

En quoi le paysage sociologique aujourd'hui nous interpelle-t-il particulièrement ? 4 ou 5 phénomènes que vous connaissez bien.

**Premier phénomène, nous sommes dans une démocratie pluraliste**, voilà qui est une évidence, heureusement. Nous sommes dans une démocratie pluraliste, c'est à dire que personne n'impose plus une certaine conception ni religieuse, ni politique du monde qui serait donné comme hégémonique. Je voudrais simplement rappeler que cette réalité là est une réalité rare, historiquement et géographiquement. Ca fait peu de temps que nous sommes dans une situation comme celle-là, et il y a beaucoup de pays qui ne sont pas dans la même situation.

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

Je voudrais également souligner le fait que, paradoxalement, le pluralisme démocratique n'est à priori pas une aide pour l'éducateur mais constitue un handicap majeur pour celui-ci. Pour dire les choses en termes extrêmement provocateurs et que vous comprendrez comme tels, on peut dire qu'il était plus facile d'éduquer dans l'Union Soviétique des années 50, qu'il est plus facile d'éduquer en Iran ou en Afghanistan aujourd'hui qu'il n'est facile d'éduquer en France. Parce que dans les sociétés qui se donnent une idéologie, une religion, qui se donne une philosophie officielle, on sait à quoi former les enfants. Il y a une morale, il y a une vérité, un ensemble de dogmes qui sont reconnus comme les bons et ces dogmes doivent être inculqués. Ce n'est pas un hasard si historiquement le Moyen Âge français se caractérise par le fait qu'à peu près tous ceux qui se sont définis comme pédagogues ont été déclarés hérétiques. Le pédagogue est hérétique et souvenez-vous que Luther et Calvin, les 2 fondateurs de ce qu'on appelle le protestantisme, ont commencé à avoir des ennuis dès qu'ils ont contesté l'enseignement de l'église. Ce qu'ils contestaient ce n'était que l'enseignement dispensé par l'église, c'était pas du tout les sacrements, ce n'était même pas la légitimité du Pape, c'était **l'enseignement** de l'église. Et on pourrait identifier au cours du Moyen Âge et jusqu'à la Renaissance toute une série d'hérétiques très nombreux dont les traces sont souvent découvertes aujourd'hui, on pourrait identifier de très nombreux personnages qui contestent l'enseignement de l'église et ce n'est pas un hasard si c'est au moment où les grands dogmes du moyen âge ont vacillé par les grandes découvertes, ou par toute une série d'autres choses que naissent les 2 grands penseurs pédagogiques qui vont marquer l'ouverture de la modernité : Rabelais et Montaigne.

Rabelais et Montaigne vont l'un et l'autre ne pouvoir commencer à interroger les finalités de l'éducation que parce que précisément, il y a un effritement du dogmatisme éducatif de l'église catholique.

Alors si je dis cela, c'est parce que toute éducateur aujourd'hui est placé devant une situation difficile en raison de l'absence de consensus, on va dire idéologie pour faire gros, devant lequel nous sommes placés. L'absence de consensus crée inévitablement des tensions, ne serait-ce que parce que entre les parents et les enseignants, il n'y a plus convergence obligée, des conceptions du monde. Ils peuvent avoir des conceptions différentes du monde et même de ceux aussi tout à fait élémentaires et aussi proches de la vie quotidienne que sont par exemple la famille. Il n'y a pas aujourd'hui de consensus social sur ce qu'est une famille réussie. Même au sein des familles politiques, même au sein des familles idéologiques, même au sein de groupes d'amis d'une certaine manière. Qu'est-ce que c'est qu'une famille réussie ? Qu'est-ce que c'est qu'un couple réussi ? Quelles sont les valeurs à privilégier, la fidélité ou l'authenticité ? Est-ce qu'on privilégie l'authenticité au

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

risque d'être infidèle ou la fidélité au risque de ne pas être authentique. Nous savons bien que tout le discours amoureux du XX<sup>ème</sup> siècle oscille entre le fait de privilégier l'authenticité ou la fidélité. (Et que chacun d'entre vous oscille peut-être entre ces deux valeurs. Ou s'est déterminé définitivement pour une, mais n'est pas tout à fait sûr que son entourage partage sa détermination. )

Donc sur les choses aussi élémentaires et sur des valeurs aussi fondamentales que la famille et, il n'y a pas consensus social. Et donc il y a nécessairement conflit. Quand il s'agit de la famille, on peut dire que le débat entre authenticité et fidélité ne met pas en cause la formation du citoyen. Quoique, ce n'est pas si sûr. Mais quand il va s'agir de la notion de réussite, de la réussite sociale, de la place de la violence, du rapport au pouvoir, on voit bien que l'absence de consensus sur les valeurs compromet ce qu'on pourrait appeler l'idéal type du citoyen. Nous n'avons plus d'idéal du citoyen. Nous n'avons plus d'idéal type de ce que serait l'honnête homme, l'homme réussi. Alors d'une certaine manière, il n'y en a jamais eu d'idéal type qui ait été complètement hégémonique, et même en Iran aujourd'hui, il y a des dissidents, mais ils sont dissidents par rapport à une idéologie dominante forte. Aujourd'hui, nous n'avons plus tellement cette idéologie là, elle est contestée de l'intérieur.

Et je voudrais insister là-dessus parce que ça pose la question philosophique et politique existe-t-il des valeurs fondatrices de la citoyenneté qui soient en quelque sorte en surplomb de ce pluralisme. C'est à dire qui permettent de fonder l'existence même de ce pluralisme, et qui lui permettent d'exister dans des conditions acceptables. Mais je dis tout de suite que cette question n'a sans doute pas de réponse ; et que c'est sans doute le fait de laisser ouvert ce débat qui caractérise la modernité. Et c'est sans doute aussi à l'horizon l'acceptation du caractère nécessairement conflictuel que vont revêtir, dans une société démocratique, d'autres entreprises éducatives. Je veux dire heureusement qu'il y a des conflits à l'éducation, c'est la preuve qu'on est dans une démocratie ou dans quelque chose qui s'efforce de l'être.

**Deuxième phénomène** sur lequel je voudrais insister, qui est aussi un phénomène tellement évident qu'on ne le voit plus, *c'est l'extraordinaire accélération de l'histoire* à laquelle nous sommes confrontés. Alors on pourrait reciter les chiffres traditionnels : 70 %, 75 % des élèves qui entrent en 6<sup>ème</sup> aujourd'hui exerceront un métier qui n'existe pas encore, 99 % des savants ayant existé depuis l'origine de l'humanité sont encore vivants, 85 % des brevets en usage aujourd'hui ont été déposés depuis moins de 5 ans, il a fallu 17 siècles pour doubler les connaissances de Jésus Christ , 3 siècles pour les doubler ensuite, et elle double aujourd'hui tous les 5 ans et ainsi de suite... On peut égrainer ces chiffres, qui pour certains sont

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

absurdes parce que ce sont des statistiques faites un peu n'importe comment. Mais nous sentons bien que derrière tout ça qu'il y a une idée : c'est que ça va de plus en plus vite. Et cette accélération produit quelque chose qui est tout à fait inédit dans l'histoire du monde, qui est la crise de ce qu'on appelle de manière tout à fait savante le lien transgénérationnel. Pour dire les choses en terme très caricatural, on peut dire que globalement, mes parents ont appris de mes grand-parents un nombre considérable de comportements qui constituaient leur identité citoyenne.

Ils ont appris des choses subtiles, ils ont appris comment marcher, comment regarder. Par exemple, ils ont appris, et j'ai appris de mes parents, qu'un élève doit se comporter avec son professeur, son instituteur en leur regardant suffisamment dans les yeux pour ne pas paraître hypocrite, mais pas trop longtemps pour ne paraître insolent. Et que c'est un subtil dosage entre l'un et l'autre qui fait le bon élève dès la petite classe de maternelle. Et que ce sont des choses aussi banales que la manière de poser son regard, de se déplacer, de se vêtir, de boire ou de manger qui font que très tôt, très très tôt, les enfants sont étiquetés en dépit parfois des bonnes intentions non ségrégatives des éducateurs qui les étiquettent.

Je le dis parce que nous ne sommes pas toujours conscients de ce phénomène. Au lieu de parler de la distinction, il s'agit de quelque chose de très profond qui se transmettait d'une manière très forte. Et au fond l'école ne faisait qu'accueillir des enfants bien éduqués. On dit, avec cette espèce de nostalgie un peu passéiste, mais l'école faisait de bons citoyens, mais l'école faisait avec “ ce qu'elle avait entre les mains ”. Elle avait des gens qui étaient déjà très largement construits par leur environnement familial et social. Mes grand-parents et mes parents ont vécu avec des repères, mes parents n'ont jamais eu besoin d'apprendre à l'école ce qu'était l'Ascension et la Pentecôte. Et pourtant, ils n'étaient pas particulièrement dévots, mes parents ont su hors avant l'école qui était le petit père Combes et Jules Ferry. Il y avait un folklore, on entretenait ce folklore avec des objets prototypiques, le catalogue de la manufacture des armées de St Etienne, le calendrier des postes, un certain nombre de poésies de Victor Hugo qu'on se récitait. Tout ceci faisait que l'enfant arrivait en étant à l'école porteur de toute une culture qui était déjà sédimentée en lui.

Aujourd'hui, l'écart entre mes enfants et moi est sans commune mesure entre l'écart entre moi et mes parents. Moi, j'ai encore appris de mes parents ce qu'était la Pentecôte et l'Ascension, j'ai encore appris de mes parents qui étaient le petit père Combes et Jules Ferry, j'ai encore appris de mes parents qu'il fallait regarder les gens d'une certaine manière, pas trop violemment, etc.. baisser le regard au bout d'un certain temps. Je suis convaincu qu'aucun de mes 2 enfants âgés de 25 et 16 ans ne saurait me dire quoi que ce soit sur la

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

Pentecôte et l'Ascension. Et j'observe qu'entre mon aîné qui a 25 ans et ma cadette qui a 16 ans, il y a sans doute beaucoup plus de différences encore qu'entre moi-même et mon fils aîné. Les choses vont très très vite.

Et cette rupture du lien transgénérationnel fait que nous sommes en face de situations où ce qu'on pourrait appeler des modèles d'identifications forts sont en train de disparaître ou disparaissent sans qu'il y ait prise de relais. Et on a le sentiment qu'il n'y a plus de culture commune. La culture commune, c'est à dire, ce qui fait qu'on peut parler de quelque chose en commun, ce qu'on partage. Quand il n'y a plus rien qu'on partage, on se jette des choses à figure, parce qu'il n'y a plus ce lien transgénérationnel qui assurait la continuité.

A partir de là, **3<sup>ème</sup> phénomène**, on sait que dès qu'il n'y a plus de lien culturel entre les générations, il y a **instrumentalisation des rapports**. C'est à dire que quand on n'a plus rien à partager, qu'est ce qu'on fait, on fait du commerce, on négocie. On négocie avec ses parents, on négocie avec ses profs, on négocie partout. On devient stratège. On ne va pas à l'école parce que ça nous intéresse, on sacrifie un peu des plaisirs de sa jeunesse contre quelques bons points que l'on troquera pour avoir éventuellement l'accès dans telle ou telle filière.

Maintenant, je dis à l'enseignant, écoute je viens dans ta classe quelques heures par semaine, je sacrifie du temps pour faire en plus le travail que tu me demandes, ne me demande pas en plus de m'intéresser à ce que tu me dis. Je te donne quelque chose, tu me donnes quelque chose, on est quitte. Et on a ce phénomène, qui est décrit par tous les sociologues, de schizophrénie culturelle entre une culture scolaire totalement instrumentalisée, c'est à dire on apprend pour réussir à l'école, c'est tout, et une culture jeune qui est complètement étrangère à la culture scolaire et qui n'est pas interrogée par la vie. On apprend pour réussir à l'école, c'est à dire que l'école ne sert plus que pour réussir à l'école. D'où le développement des comportements consuméristes aidés largement par les parents, c'est à dire qu'on cherche à l'école le meilleur rapport qualité prix : Quel est le prof qui donne les meilleurs notes en donnant le moins de travail ? Comment je peux faire pour écouter le moins longtemps possible et néanmoins m'en tirer aux contrôles ? Comment je peux obtenir des renseignements sur l'examen de la semaine prochaine ? etc. etc., et on se dirige stratégiquement au milieu de ce maquis avec une logistique familiale plus ou moins élaborée qui vous aide par derrière . Ceux qui ont la logistique familiale la plus élaborée évidemment, ce sont les enseignants qui savent le mieux comment se débrouiller pour avoir les meilleurs résultats possibles avec le moins d'effort possible, c'est le principe d'économie.

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

Cette instrumentalisation, elle touche à la vie familiale. C'est ce qu'un de mes collègues appelle les familles “ post-it ”, c'est des familles où on ne se parle plus, simplement on arrive à 3 h, on mange dans le réfrigérateur et on laisse un post-it “ je reviens à minuit, j'ai laissé mon linge sale et j'ai laissé un peu de rôti ”. C'est la famille réduite au plus petit commun dénominateur, c'est à dire le réfrigérateur et la machine à laver. C'est totalement instrumentalisé. On rentre, on mange, l'idée de partage a disparu, il y a une instrumentalisation.

Encore une fois, je ne stigmatise pas les parents. Je ne stigmatise pas, je pense que nous sommes tous embarqués dans une vie rapide, où nous sommes tous obligés de faire des choses... Mais je constate avec vous qu'il y a des phénomènes sociologiques qui sont des phénomènes un peu nouveaux qu'il faut prendre en compte.

**Le dernier phénomène**, vous le connaissez bien sûr, c'est que dans ces conditions là, et c'est là où je vais toucher la citoyenneté directement, il y a ce qu'on appelle **une montée du phénomène communautaire au détriment du phénomène social**. Et c'est le point sans doute le plus intéressant à explorer. Nous sommes dans un univers sociologique qui est marqué par le triomphe des communautés au détriment de la socialité. La communauté et la société ce n'est pas la même chose. Une communauté, c'est des gens qui s'aiment, qui se choisissent parce qu'ils partagent le même goût pour une activité, ou qu'ils aiment le même leader charismatique dans lequel ils se reconnaissent. Vous faites tous partie de communauté, et ici nous formons d'une certaine manière une communauté. Nous faisons tous partie de communautés et il est évident que nous ne pourrions pas vivre sans appartenance communautaire, l'appartenance communautaire nous apporte cet espèce de sentiment d'avoir un peu chaud, de ne pas être seul, de partager nos goûts avec d'autres, etc. Le problème c'est qu'une société de citoyens ne peut pas être fondée sur le même type de liens, c'est à dire des liens exclusivement d'adhésion affective. Et en particulier, une classe ne peut pas être fondée sur l'affectivité. Parce qu'une classe est un ensemble de gens qui ne sont pas faits pour s'aimer puisqu'ils sont choisis d'une manière aléatoire dans des conditions provisoires, ce sont des gens qui voyagent ensemble pendant une année pour atteindre le même but, et qui doit donc se donner des règles pour que il existe au-dessus des appartenances communautaires quelque chose qui est de l'ordre du sociétal qui leur permet de vivre ensemble en dépit de leur différence d'appartenance communautaire. Ça c'est très important.

Une anecdote que j'ai raconté une ou deux fois. Il y a un an ou 2, je revenais de l'université en autobus, j'enseignais à Bron dans la banlieue de Lyon, et je prenais le bus pour rentrer au centre ville où j'avais mon bureau, Bron est dans une banlieue un peu difficile. Et donc à un

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

arrêt de bus, peu de temps après que je sois monté, montent 3 ou 4 gars un peu costauds et ils avaient avec eux un magnétophone très imposant. Ils mettent une cassette à toute “ blinde ” comme ils disent, pour diffuser une musique que j'ai identifié comme étant vaguement du rap ou quelque chose comme ça. Évidemment cela provoque chez les autres personnes du bus des réactions diverses, le conducteur du bus intervient... La conversation s'envenime, etc. et puis au bout d'un certain temps, le chauffeur du bus prévient les gens du service sécurité de la ligne et 2 ou 3 stations après, 2 gars de la compagnie de bus viennent faire descendre ces jeunes.

Je suis descendu avec eux, non pas du tout avec le désir de les convaincre, mais pour parler avec eux, tenter la conversation. Très vite on en est venu à discuter de choses et d'autres et ils m'expliquent qu'effectivement tous les soirs, ils se réunissent pour écouter cette musique. Ils disent qu'ils ne voient pas la différence : puisqu'ils se réunissent tous les soirs pour écouter cette musique, pourquoi n'auraient-ils pas le droit de l'écouter dans le bus. J'essaie de leur expliquer, sans aucun succès, qu'ils ne peuvent pas imposer leurs goûts musicaux aux gens qui voyagent dans le bus sous prétexte que ces gens descendent à la même station qu'eux. Sinon c'est la loi de la jungle, parce que moi, je vais apporter ma propre sono et leur mettre le requiem de Mozart encore plus fort. Et c'est la violence.

Évidemment, je n'ai pas convaincu quiconque dans cette affaire là, mais ça m'a confirmé dans l'idée que ce déficit là était un déficit de socialité. Je dis socialité plutôt que socialisation car derrière socialisation, il y a trop souvent l'idée que la socialisation c'est le fait d'être intégré dans un groupe. Or, pour moi, le fait d'être intégré dans un groupe ne garantit pas ce que j'appelle la socialité. Ça garantit peut-être un bien être, éventuellement ça garantit contre la délinquance. Peut être qu'il vaut mieux qu'ils fassent du Rap plutôt que d'aller faire des casses et de braquer des banques, ça c'est clair, mais pour autant, ça ne construit pas de la socialité. Et c'est important ce que je dis là à mon sens, parce que ça m'a “ interpellé quelque part au niveau du vécu, ” et en particulier au niveau d'un certain nombre d'idées qui ont traîné dans l'éducation nouvelle. Et je me demande, en regardant mon propre parcours, si au sein de l'éducation nouvelle, sans faire de critiques à l'égard de quiconque, nous n'avons parfois eu tendance à confondre socialité et communautarisation. C'est à dire si nous n'avons pas plutôt mis l'accent sur le fait de constituer nos classes comme communauté affective, plutôt que de délibérément les centrer sur l'institution de règle, de “ sociétalité ” minimale. En dépit des différences voire, des différends affectifs que les élèves peuvent avoir entre eux. Et je me souviens dans mon propre parcours avoir été un militant extrêmement farouche des classes bleues, jaunes, vertes et roses et avoir défendu cela au nom de quelque chose qui dans mon esprit n'était pas clair à l'époque, qui était une espèce d'idéal de la classe qui s'aime. et je ne suis pas sûr aujourd'hui que ce soit le bon idéal, je

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

pense que cet idéal là a bien des égards est un peu inspiré par le modèle communautariste et que l'objectif est peut-être, si on veut former des citoyens, de moins viser une socialisation par l'amour réciproque ou par le bien être commun qu'une socialité par la construction délibérée de règles de vie communes, décidées, repérées et identifiées comme règles de vie commune.

### 2 – Quelles sont les finalités pour l'école ?

Deuxième série de remarques, à partir de là, quelle finalités pour l'école ? J'en donnerai deux. Je dirai qu'à mon sens, compte tenu des éléments que je viens d'indiquer, l'école publique, laïque, républicaine... me paraît devoir relever 2 défis **solidairement**, qui est celui de la **continuité culturelle et de la construction de la loi**. Il ne peut pas être question pour moi de spécialiser les uns dans la continuité culturelle et les autres dans la construction de la loi. Ce serait à mon sens, cultiver un clivage particulièrement pervers. Continuité culturelle et construction de la loi à tresser ensemble, en même temps d'une manière solidaire, ce que les spécialistes, mes collègues d'éducation physique appellent l'articulation entre le contrat didactique et le contrat social. Articuler contrat didactique et contrat social, faire en sorte que le contrat didactique soit aussi un contrat social et que le contrat social de l'école soit un contrat social finalisé par la didactique, c'est à dire finalisé par ce qu'on fait à l'école, l'apprentissage.

#### a) Continuité culturelle

Continuité culturelle, cela me paraît important, mais quelle continuité culturelle ? On peut aller vers toutes les dérives. Moi je suis très traditionaliste à condition que l'on conçoive la tradition comme le lieu des questions et non pas comme le lieu des réponses. Je pense que ce que nous apporte la tradition ce sont les questions fondatrices de l'humain. Ce ne sont pas les réponses, les réponses, il faut les inventer pour le présent et pour l'avenir. Un mot pour préciser en quoi la tradition est importante ? Elle est importante parce qu'elle nous renvoie à ce qu'on pourrait appeler les invariants anthropologiques de l'humain. Moi je crois très fondamentalement que les élèves, y compris les élèves qu'on dit très difficiles, sont très inquiets de choses tout à fait élémentaires, fondatrices, qui sont elles-mêmes les objets du savoir et de la science, et l'objet du désir. Vous savez que savoir et saveur ont la même racine. Qu'est-ce qui a de la saveur, c'est ce qui répond à mes interrogations, à mes questions. Et là, je pense qu'il y a un vrai travail à faire pour retrouver dans la tradition le lieu des questions alors qu'on en a fait pour les élèves le lieu du matraquage des réponses. La tradition nous apporte des questions, comment peut-on aimer et haïr quelqu'un en même temps ? qu'est-ce que c'est l'infini ? Si je vais tout droit, où j'arrive ? Pourquoi il y a un



## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

nombre infini de points dans un segment, une demi-droite, une droite et un plan, et comment tout cela est à la fois égal et inégal, comment dans un segment il y a un nombre infini de points et pourtant le segment est borné de ces 2 côtés, et entre deux points qu'est-ce qu'il y a etc. Voilà les questions qui sont intéressantes, même pour des élèves en grande difficulté.

Un de mes collègues rapporte dans un petit ouvrage sur le sens à l'école, cette remarque. Il assistait à un cours de sciences naturelles, biologie à l'école primaire, et la maîtresse expliquait : voilà une graine, on la plante et cette graine, elle va pousser, elle va faire un arbre qui fera une graine, qui elle même va être planté... les élèves écoutent, et il y a une petite fille au deuxième rang qui dit : madame et la première graine. La maîtresse lui répond, tu ne peux pas comprendre, tu poseras cette question quand tu seras grande. Mais quand elle sera grande, elle aura compris qu'il ne faut pas poser ces questions,

Parce que ces questions ne sont pas des questions scolaires, l'école ne s'intéresse pas aux questions mais aux réponses. Or c'est là où l'école rate la culture, c'est qu'en ne s'intéressant qu'aux réponses, elle rate ce qui fait la vraie culture, c'est à dire ce en quoi la culture tressaille dans une question. Pourquoi les gens cherchent en biologie, ce n'est pas pour rien. C'est parce que la question de la première graine, ça les préoccupe. Et à force de laisser tomber ces questions là, on joue l'instrumentalisation et alors on casse le lien culturel, la continuité culturelle.

Quand j'avais repris un enseignement dans lycée professionnel en français, j'ai travaillé avec des élèves. La quasi totalité des élèves de ma classe était des élèves issus de familles maghrébines, quelques unes africaines. Nous avons travaillé sur une étude comparée. c'était des élèves de BEP ORSU (Opérateur régulateur de système d'usinage) c'est à dire des BEP qui fabriquent pour l'essentiel des chômeurs et quelques livreurs de pizzas, (je caricature, mais dans le cas du lycée en question, c'était un peu vrai).

Avec ces élèves de BEP, j'ai travaillé pendant un trimestre sur une étude comparée du rôle du masque dans les milles et unes nuits et dans la Comédia d'el Arte. Or c'est difficile pour eux, et pourtant on peut travailler sur l'étude comparée du masque, parce que le masque c'est là une question forte. Il n'y a pas de question plus forte que le masque, le masque c'est qu'est-ce qu'il y a derrière le visage, etc. Le masque c'est le Caïd, c'est le leader, c'est celui qui s'impose, c'est celui qui arrive à camoufler ses sentiments... Et qu'est-ce qu'on découvre en étudiant des traditions aussi différentes que la tradition orientale et la tradition occidentale, on découvre que ces 2 traditions posent la même question qui est la question de l'identité et de l'altérité, simplement qu'elles y répondent de manière différente et dans des contextes culturels différents. Ce qui est important, c'est moins aujourd'hui de répondre de manière dogmatique que de trouver des questions qui nous unifient. Je dis,

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

parfois de manière un peu lyrique, que ce qui est important pour nos élèves c'est pas qu'ils se découvrent identiques, qu'ils s'intègrent de manière normalisatrice dans une culture unique, mais qu'ils se découvrent fils et filles des mêmes questions. Même s'ils leur donnent des réponses différentes. C'est les mêmes questions qui nous travaillent.

Ceux et celles qui parmi vous connaissent l'école maternelle ou la petite enfance savent à quel point dès qu'on touche des questions anthropologiquement fortes, on a une adhésion extraordinaire. Quand vous parlez du petit Poucet, si ça marche toujours, c'est parce que ça renvoie à des questions, ça renvoie tous les gamins aux angoisses fondamentales, l'angoisse fondamentale du gamin, c'est l'angoisse d'être abandonné par ses parents, l'angoisse d'être mangé, l'angoisse que les gens ne l'aiment pas. Tous les gamins s'imaginent mourir pour voir leur parents pleurer à leur enterrement etc.

Je trouve extraordinaire le travail qui se fait autour du conte. Et c'est pour ça que je suis affligé quand après avoir fait ce travail sublime autour du conte et avoir eu des gamins extrêmement attentifs à ça, je les vois apprendre à lire sur des textes aussi culturels que : “ Papa cherche sa pantoufle sous son lit... ”

Quand je parle de continuité culturelle, je ne parle pas de continuité culturelle en terme de normalisation. Je parle de *continuité culturelle en terme de capacité à retrouver les questions unificatrices*, les questions fortes, y compris dans des disciplines comme les maths, l'histoire, la géographie . Rien ne peut être plus ennuyeux que la géographie, il y a des élèves qui trouvent cela très ennuyeux. Les profs d'histoire – géographie la sacrifie dans l'immense majorité des cas pas tous fort heureusement. Dans beaucoup de cas, elle est traitée vraiment au second plan. Alors que la géographie ce n'est pas l'économie. La géographie c'est la cartographie, la spécificité épistémologique de la géographie c'est de travailler sur la visualisation de l'espace, c'est la cartographie. Et la carte, c'est un univers fabuleux, c'est le repérage, c'est l'espace, c'est la maîtrise de l'espace. Vous connaissez sans doute cette histoire qui montre le poids symbolique très fort de la carte, c'est l'histoire de ces militaires qui étaient perdus sur la frontière suisse-allemande pendant la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale, un groupe de militaires allemands, perdus dans une tempête de neige, ils ne savent plus où ils sont, ils meurent de froid, de faim, ils sont totalement incapables de trouver leur chemin. Et puis ils trouvent une carte, et miracle, grâce à cette carte, ils retrouvent leur chemin et ils sont sauvés. Mais en arrivant, ils observent leur carte et c'était une carte des Pyrénées. C'est intéressant. Ça montre que la fonction de la carte, ce n'est pas d'abord une fonction pratique, que c'est une fonction symbolique. Et que l'essentiel c'est le symbole. Comme le dit Lévy-Strauss, les objets ne sont pas connus pour autant qu'ils sont utiles, ils sont déclarés

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

utiles pour autant qu'ils sont connus. C'est à dire la fonction symbolique précède toujours à la fonction instrumentale, chez les enfants en particulier.

Je crois qu'il n'y a pas de citoyenneté sans cette continuité culturelle, parce que sans cette continuité culturelle, il n'y a pas de monde du commun dont je parlais tout à l'heure. continuité culturelle d'une part, construction de la loi d'autre part.

### ***b) La construction de la loi***

Construction de la loi, pour moi c'est absolument essentiel. Alors je dis La Loi, je ne dis pas les lois. Pour moi, il n'y a pas 36 lois, il n'y a qu'une loi. La loi, c'est l'interdit de la violence globalement. C'est à dire qu'on essaie de s'en sortir autrement qu'en se tapant dessus. Francis Imbert parle dans son livre des enfants bolides, c'est ceux qui partent au quart de tour. Mais il en parle au sens du “ boilers ”, c'est à dire du javelot. Et il dit : les enfants bolides ce sont ceux qui n'ont pas atteint le stade du symbolique, c'est à dire qu'ils ne sont pas capables de retenir l'arme pour parler avant de frapper, pour rentrer dans une rationalité, dans un discours argumenté au lieu de rentrer directement dans la violence dans l'intimidation, dans le coup de gueule....

La construction de la loi, fondamentalement, c'est ça, c'est le geste fondateur de Clisthène, les lois de Solon. Il existait 7 tribus à Athènes, et chaque fois que dans une tribu quelqu'un était tué par quelqu'un d'une autre tribu , il fallait se venger et on disait œil pour œil, dent pour dent. Et Clisthène un jour décide d'appliquer les lois de Solon et dit : dorénavant, on n'ira pas se venger quand on aura un grief fait par quelqu'un mais on ira en parler dans un espace abstrait, extrait des appartenances communautaires, abstrait parce qu'on va y parler un langage abstrait, on va y argumenter. Ce langage abstrait – extrait c'est celui de l'agora, du forum, du tribunal... Celui d'un lieu ritualisé, où on sursoit à la violence et où on accepte de rentrer dans un mode de règlement des conflits qui soit un mode de règlement des conflits autant que faire se peut pacifique. Je dis autant que faire se peut pacifique parce qu'on pourrait parler à l'infini et dire que probablement il n'y a jamais dans le registre de l'humain de possibilité de faire abstraction complète de toute violence, il y a toujours la violence de l'intimidation ... Mais le fait qu'il n'y ait peut-être pas de situation sans violence ne veut pas dire que l'interdit de la violence ne reste pas le principe régulateur de toute construction pédagogique, c'est à dire le principe qui construit, qui régule qui oriente l'activité pédagogique.

Donc il y a, me semble-t-il, **une fonction essentielle dans l'accès à la citoyenneté qui est l'accès à la parole, qui n'est pas l'accès au langage.** Tous les enfants savent parler,

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

utilisent le langage, mais ils ne passent pas tous à la parole. Il faudrait qu'on ait le temps de distinguer longuement le langage et la parole. Si on était complètement enfoncé dans le langage, nous serions fous, c'est parce que nous ne sommes plus dans le langage que nous sommes capables de parler. Le bébé qui voit passer les nuages au dessus de sa tête pense que les nuages passent et cachent le soleil parce qu'il a fait pipi dans sa couche. Un peu comme l'homme des tribus primitives qui pense que si le volcan crache du feu c'est parce qu'il a trompé sa femme. C'est à dire que celui qui vit dans le langage interprète tout, il n'y a pas de réalité objectale. Il n'y a pas d'objet extérieur à ma conscience, tout est réinterprété sur le mode de la propre subjectivité. Quand on est dans le langage on est fou, on ne peut pas vivre en couple dans le langage, ça voudrait dire que tout est interprété. Si vous arrivez en retard, c'est parce que vous ne m'aimez plus, alors que vous étiez simplement pris dans les embouteillages.

La parole c'est le fait de décider de sujet et de leur affecter des prédicats, c'est à dire de décider de sujets au sens à la fois grammatical et philosophique, des sujets, c'est ce dont on parle. C'est à dire que je décide de parler de ce verre et je dis qu'il est presque vide. Et à partir du moment où je décide de faire ça, je suis dans la parole, parce que j'ai isolé dans la masse langagière des sujets dont je parle et sur lesquels je dis quelque chose. Et ça c'est l'accès à la parole. Mais l'accès à la parole nécessite un apprentissage. Beaucoup d'enfants ne sont pas dans la parole parce qu'ils sont totalement prisonniers des rennes de leur propre subjectivité.

Je me souviens de cette petite fille que j'avais vu il n'y a pas longtemps, la maîtresse lui pose une question, une soustraction : ton père achète une voiture XX F et la revend XXX F combien a-t-il perdu ? : la petite fille répond : “ moi je ne peux répondre à la question car moi, je n'ai pas de père ”. On est dans une situation tragique que la maîtresse peut vivre tragiquement, mais qui est le signe que la relation d'objet n'est pas construite, il n'y a pas de relation objectale. En fait la maîtresse ne parle pas de son père, ni de voiture, mais lui pose une soustraction. Elle lui demande de manipuler des objets qui sont extérieurs à elle. Et la construction de cette relation objectale demande tout un travail et c'est un vrai travail pédagogique.

Il n'y a pas de citoyen sans relation objectale car sans relation objectale, quand je vous parle, vous n'écoutez pas ce que je dis, vous interprétez les raisons pour lesquelles je vous le dit. Il n'y a pas de dialogue possible. On peut parler avec tout le monde, sauf avec celui qui vous psychanalyse tout le temps. **L'interprétation permanente interdit la parole**

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

**citoyenne.** C'est à dire que ce qui fait que l'on prend ce que nous dit l'autre comme symptôme au lieu de le prendre au sérieux.

La posture qui consiste à toujours décoder et à ne jamais écouter est une posture qui interdit la parole citoyenne. Or les enfants très tôt sont dans des situations pédagogiques où on les décède et où on ne les écoute pas. C'est à dire qu'on interprète ce qu'ils nous disent comme étant des symptômes de quelque chose au lieu de les écouter et d'argumenter à partir de ce qu'ils nous disent dans un registre qui soit celui de l'objectivité. Je ne dis pas de l'objectivité, je crois que l'objectivité est un principe régulateur qui, sans doute, n'existe pas.

Donc une parole citoyenne nécessite un accès à la communication. Et vous voyez que l'accès à la loi et l'accès à la parole sont profondément liés.

### **3 – Quels moyens l'école peut mettre en œuvre ?**

Troisième série de remarques quels moyens l'école peut mettre en œuvre ? On va commencer par un exercice.

Situation (histoire vraie),: collège “ lambda ”, jeudi matin 8h45, voilà un élève qui arrive, il se présente au cours de mathématiques, élève de 4<sup>ème</sup> il est refusé parce que ça fait la 6<sup>ème</sup> fois depuis 15 jours qu'il est en retard. Il est donc renvoyé vers le CPE qui le reçoit dans son bureau et qui lui dit : ça fait 6 fois que tu es en retard, ça ne peut plus durer. L'élève explique alors, et les enfants savent expliquer, qu'il est en retard, c'est sûr, il ne peut pas nier qu'il est en retard, il est 8 h 45, mais quand même, il a des explications. Par exemple, chez lui, ça fait plusieurs années qu'il est le seul à se lever le matin, personne d'autre ne travaille, et puis il explique que depuis un mois sa tante qui habite au-dessus a enfin trouvé des ménages à faire dans des bureaux le soir entre 9 h et 2 h du matin et qu'il faut qu'il aille garder sa nièce, parce qu'en plus sa tante vient d'être plaquée par la personne avec laquelle elle vivait. Il continue en disant qu'il lui arrive d'arriver à l'heure et que des profs arrivent en retard. Et de toute façon en maths, on est en mars et depuis octobre le prof lui dit qu'il est “ paumé ” et qu'il n'arrivera à rien, alors il ne voit pas pourquoi il ferait un effort pour aller au cours.

*Exercice : Vous êtes le CPE à qui cette situation arrive. que faites-vous ?*

Ce sont des situations banales. Il y a 2 hypothèses opposées.

1<sup>ère</sup> hypothèse est celle qui consiste à dire au fond cet élève est une victime de la société, c'est vrai. et qui plus est, ses profs sont des idiots, c'est vrai aussi. Donc il n'y a non seulement aucune raison de le punir, mais au contraire il faut faire connaître son histoire très

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

largement et porter plainte auprès d'un inspecteur d'académie quelconque pour que le prof soit sanctionné. On peut aller jusque là.

On n'ira pas nécessairement jusque là, mais on peut aller vers une position médiane qui consistera à dire : t'as des excuses, tu n'es pas responsable. Donc je fais une punition symbolique parce que je ne peux pas faire autrement, mais je te fais comprendre que je t'absous, je te fais comprendre que je te comprends. Evidemment comme je suis CPE et que j'ai un chef d'établissement, je vais quand même te donner un petit truc, mais s'il faut tes lignes je te les ferai.

2<sup>ème</sup> hypothèse : Même s'il n'en pense pas moins sur les parents qu'il aimerait bien avoir sous la main pour leur rappeler un peu leur responsabilité familiale, il va le punir quand même. Mais jusque là, il n'a pas vraiment fait acte éducatif. Il fera acte éducatif quand il va lui dire : “ écoute mon petit gars, d'accord, je te punis quoique je comprenne que tu aies des excuses. Tu vois, j'ai un élève de 6<sup>ème</sup> qui est en difficulté, on va convenir ensemble là, (c'est un contrat qu'on passe), tu vas me le prendre toutes les semaines, deux fois une ½ heure, pour lui faire faire des exercices de maths, tu dois y arriver, c'est un peu difficile, mais comme tu es en 4<sup>ème</sup>, lui en 6<sup>ème</sup>, ça doit marcher. Et là, mon petit gars, tu es responsable, c'est à dire que tu vas accepter, nous allons définir ensemble que dans ce cadre là, ta responsabilité, elle est en jeu. ”

Elle est en jeu et cette situation là, c'est une situation que je crée d'une certaine manière pour pouvoir **imputer à l'autre sa responsabilité, c'est à dire pour pouvoir former sa liberté**. Et le rôle du pédagogue c'est ça, c'est de créer des situations qui sortent du déterminisme familial, social etc. pour pouvoir dans ces situations là imputer un acte à quelqu'un, c'est à la dire former sa liberté, et le former à la capacité de se dégager de ces déterminismes et d'aboutir d'une manière ou d'une autre à se poser en tant que tel.

### **4 - Quelques outils pédagogiques**

A partir de là quelques pistes techniques, parce qu'il faut bien parler de techniques qui me paraissent indispensables à creuser pour la formation à la citoyenneté.

1<sup>ère</sup> piste technique à l'école, à mon sens, **retrouver le sens du rituel**. On a très légitimement abandonné des rituels qui n'avaient plus de sens ou qui étaient passé de mode, le fait que par exemple quand le prof rentre, les élèves se lèvent et se mettent debout une minute en silence à côté de leur table, c'est difficile comme rituel à utiliser et à faire respecter partout aujourd'hui. D'ailleurs, ce n'est certainement pas souhaitable. Mais on a peut être oublié que ce rituel avait une fonction. Sa fonction c'était de créer une césure entre l'activité ludique de la récréation et l'attention que l'on doit manifester dans un cours. Le

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

problème n'est pas de réinstaller un rituel artificiel, le problème c'est de trouver un moyen pédagogique adapté pour faire une césure entre l'activité ludique de la récréation et l'activité de cours, c'est le problème du démarrage. Il va falloir trouver comment mettre les gens en silence sur l'observation d'une image, la lecture d'un texte, la réflexion sur une question, etc.

Trouver les rituels. Trouver un rituel d'expression collective aussi. On a supprimé la distribution des prix, c'est très bien, je n'y suis pas du tout favorable. Il n'empêche que dans beaucoup d'établissements, il n'y a plus de moment où l'ensemble de l'équipe éducative est présente d'une manière symbolique devant l'ensemble des élèves, symbolique et solidaire. Et il n'y a plus de moment où l'on peut affirmer l'identité de l'établissement.

Le rite c'est tout à fait essentiel, le rituel au sens où Freinet parlait du conseil ritualisé, nécessairement ritualisé. Le rite endigue les passions et permet le passage à l'expression.

C'est quand même extraordinaire, je repense à mon CPE, dans le bureau du CPE à la récré, il est là, il a 2 cahiers de texte qui arrivent, des billets d'absence à signer, un prof qui téléphone qui n'est pas content, il manque une brosse pour le tableau, puis il y a 2 gars qui arrivent, il y en a un qui saigne du nez, ils se sont battus, qui a tort qui a raison, il dit alors c'est toi qui a tort, toi qui a raison, tu seras puni et puis voilà.

Il doit traiter de telles situations ! Mais nous sommes complètement idéalistes. Parce que quand 2 paysans de chez moi se disputent 1 m<sup>2</sup> de terrain, en général, il faut 12 ans de procédure. Il faut des kilos et des kilos de paperasses, et ça se passe dans une salle avec des intermédiaires, avec des huissiers, avec des greffiers sinon ils se taperaient dessus ou ils se tireraient un coup de fusil. Et on pense que des gamins, qui la plupart du temps ont un milieu familial déstructuré, qui vivent dans des cages à lapins, etc., il suffit de les mettre face à face, dans une récréation en l'espace de 20 secondes et leur dire expliquez vous qui a tort qui a raison, dites moi en vitesse... pour que la justice soit rendue, et que la formation soit faite et que tout soit réglé. On vit dans un idéalisme absolu, total.

Je me souviens d'un débat que j'avais eu avec un parlementaire, au moment où la violence à l'école faisait défrayer la chronique. Il me restituait, scandalisé: “ j'étais invité dans un lycée professionnel dans le cadre de l'instruction civique, je devais faire un exposé sur la différence et l'usage, la place dans les institutions françaises du conseil constitutionnel et du conseil d'état. On m'avait réuni 4 classes, les professeurs avaient organisé cela très bien. A peine j'ai commencé à parler, ils se lèvent pour aller boire, il y a qui lisent des BD...”

Je lui réponds : “ oui, Monsieur le Député, moi j'ai pas beaucoup de temps, mais il m'arrive parfois le mercredi de regarder l'assemblée nationale et comment ça se passe, vous avez là l'élite de la nation. Et là du rituel, vous en avez : vous avez là des greffiers, des gardes

## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

républicains, des hommes qui peuvent couper le micro, etc. Et quand vous ne lisez pas votre journal, et que vous n'êtes pas d'accord, on a l'impression que vous allez vous mettre dessus. Et vous pensez que pour des gamins complètement déstructurés, qui vivent dans des cages à lapins, conditionnés par une télévision qui déverse de la violence à flot permanent, il suffit de les mettre dans des classes, des espèces de boîte à chaussures fermées en leur disant écoutez vous, respectez-vous, pour que ça se fasse naturellement comme ça ? vous êtes complètement idéaliste enfin, ce n'est pas possible, vous ne pouvez pas espérer cela.

Si vous voulez qu'ils s'écoutent et qu'ils se respectent, il faut réinstaller, reformer du rituel, et il faut du temps. Il faut faire cela sur la durée.

Il me paraît important dans le cadre de la formation à la citoyenneté que **l'école s'empare de quelques éléments de droit**. Je suis très frappé par l'incapacité qu'a l'école de s'emparer de ces éléments. Je vous fais remarquer qu'il n'y a qu'un seul type de savoir qu'il est constitutionnellement interdit d'ignorer, c'est la loi. Nul n'est sensé ignorer la loi. Et que c'est le seul qui n'est pas enseigné. Alors ça ne veut pas dire que il faut introduire dès le CP des distinctions subtiles sur conseil d'état et conseil institutionnel, mais je pense qu'il n'y a pas de formation à la citoyenneté sans une vraie réflexion sur le droit, sur la genèse du droit à hauteur des élèves bien sûr et en progressant avec leur capacité à comprendre, mais le droit comme formalisation. Je pense en particulier que la simple discussion animée de manière bienveillante par l'enseignant pour savoir si c'est plutôt bien, plutôt mal ce qu'on fait, ne remplace pas la formalisation nécessaire que représente la jurisprudence. Je sais que beaucoup d'enseignants sont très ouverts, en particulier à l'école primaire, ils sont prêts quand il y a un incident, un problème de violence... à en discuter. Je pense que la discussion est nécessaire si elle est positive, mais qu'on ne peut pas faire l'économie au-delà de la discussion d'une réflexion sur les principes fondamentaux du droit, y compris dans sa formalisation. Le droit avec la jurisprudence que cela comporte, c'est à dire la garantie d'une équité de traitement minimal.

Je m'arrête là, il y aurait bien évidemment beaucoup d'autres choses à dire, je crois que former le citoyen, au fond aujourd'hui, le défi devant lequel on est c'est de former à ce que Touraine appelle **la capacité à vivre ensemble**, mais pas à vivre ensemble sur un mode que j'ai appelé tout à l'heure le mode fusionnel affectif, à vivre ensemble sur un mode qui soit un mode où des régulations objectives, et dans régulation objectives, il y a à la fois loi et l'objet, où des régulations objectives sont progressivement introduites par des médiations que sont les activités que l'on va faire avec les élèves, par des réflexions, par des situations, par des institutions comme disent mes collègues de la pédagogie institutionnelle.



## Philippe MEIRIEU “ LA FORMATION DU CITOYEN A L'ÉCOLE ”

Je voudrais conclure en disant que former le citoyen à l'école, c'est évidemment un enjeu essentiel, que c'est former un homme, que c'est former le jugement, et que c'est indissociable de **former aussi les enseignants comme citoyens**. Et qu'il y a un isomorphisme nécessaire si on veut que les enseignants forment leurs élèves comme citoyen, mais là c'est une conclusion sur laquelle, je n'ai pas de mal je pense à emporter une certaine adhésion. Il faut que les institutions considèrent les enseignants comme des citoyens aussi. Cela me paraît aller de soi, et en tout cas, il doit me sembler-t-il avoir une cohérence profonde entre l'un et l'autre.

*Voilà quelques remarques un peu trop rapides malheureusement sur ces questions de formation à la citoyenneté. Elles peuvent appeler beaucoup de débat parce que je vous ai fait part aussi de mes incertitudes, de mes doutes, de mes évolutions. Cela mérite d'être débattu, ce n'est absolument pas un savoir, cela constitue des invitations à la réflexion et au débat.*